

MORT DE MICKIEWICZ EN TURQUIE

LE 26 NOVEMBRE 1855

MICHEL SOKOLNICKI

Il y a plus de cent ans mourait à Istanbul—qui s'appelait encore communément Constantinople—le grand poète polonais, Adam Mickiewicz. C'est le *Altissimo Poeta* de Pologne. Ses cendres, transportées en 1856 à Montmorency, reposent depuis 1890 dans la crypte des rois, au coeur du Wawel, l'Acropole de Cracovie. Sa vie, son oeuvre, son sacrifice, constituent un des moments les plus élevés dans l'histoire mouvementée de sa nation.

Mickiewicz est né aux environs de Nowogrodek, vieux sanctuaire national, d'une famille de petite noblesse rurale, d'origine polono-lithuanienne. Il fit ses études à Kowno et vint à l'Université de Wilno, récemment rétablie sous la direction éclairée du Prince Adam Czartoryski. Patriote dès son enfance, conspirateur dans sa jeunesse, il fut arrêté en 1823 par les autorités russes, mis aux cachots avec ses camarades, et condamné à l'exil en Russie. De 1825 à 1829 il vécut consécutivement à Odessa, à Moscou et, finalement, à St. Pétersbourg. Là il se lia d'amitié aux révolutionnaires intellectuels russes et, parmi eux, avec le grand poète, Alexandre Pouchkine: cette étrange amitié, chevaleresque et enthousiaste, trouva son expression dans quelques-uns des plus beaux vers des deux langues, mais elle ne dura pas et fut brisée au cours du conflit qui sépara les deux nations en 1830.

Mickiewicz, grâce à l'appui de ses amis russes, put s'échapper à l'étranger avant l'insurrection, Il voyagea, connut la Suisse et Rome. Il revint pour la dernière fois en Pologne au cours de la guerre avec la Russie; mais ne participa pas aux combats et resta en Posnanie, sous la domination prussienne. Avant l'action concertée des deux puissances copartageantes et de leurs polices, il réussit à s'évader à Dresde et, de là, à Paris. Il vécut désormais les vingt-quatre dernières années de sa vie en exilé, reprenant, sur les chemins de l'Occident, le rôle des pèlerins antiques— *peregrini in terra aliena*.

Le poète. Les oeuvres poétiques de sa jeunesse révolutionnèrent la langue et la littérature polonaise. Ce fut comme un miracle: un aigle qui s'échappa de sa cage et déploya ses ailes librement au soleil. Dès ses premiers poèmes il proclama la guerre à la contrainte, à la froideur mesurée des classiques, à la vétusté des rigides. Dans son "Hymne à la Jeunesse" il appela à répondre à la violence par la violence, à l'oppression par la révolte; et il salua "l'aurore de la liberté, annonçant le soleil de la Rédemption". Dans ses petits poèmes lyriques, acclamés par toute la génération nouvelle, il retournait aux vieux usages et coutumes du peuple lithuanien, préférant l'élan sincère d'une superstition primitive aux calculs d'une science raisonnée. Dans un drame fantastique et auto-biographique en même temps - "Les Aïeux" - il interpréta dans une langue musicale et pittoresque les légendes du peuple et les rêves de la jeunesse romantique. Ainsi il devint le créateur du romantisme polonais, le plus expressif après celui d'Angleterre et parallèle à ceux d'Allemagne et d'Italie.

Il y eut un contraste saisissant entre l'exubérance de cette jeunesse idéaliste et le sort tragique de la Pologne. Pour la première fois, Mickiewicz le réalisa lorsqu'il, prisonnier et exilé, parcourait les espaces immenses de la Russie.

Son coeur meurtri lui dicta un poème de vengeance et de haine: le "Konrad Wallenrod", publié à St. Petersburg en 1828. Il y prit pour sujet un personnage, demi-historique, demi-fictif, d'un Lithuanien enlevé dans sa prime jeunesse par les ennemis de sa patrie: c'était l'Ordre Teutonique du Moyen Age, précurseur de la Prusse moderne et qui évangélisait les païens de cette époque par le fer et le feu. Ce patriote s'est mis au service des oppresseurs et, devenu Grand Maître de l'Ordre, assouvit sa vengeance en les conduisant à leur perte. Un texte de Macchiavelli, cité en tête du poème, exhortait le peuple subjugué de devenir simultanément lion et loup.¹

¹ La philosophie politique de "Konrad Wallenrod" fera le sujet d'une âpre controverse dans la littérature polonaise. Slowacki, contemporain et compétiteur de Mickiewicz, la flétrira dans des strophes, devenues fameuses, de son poème "Beniowski". Wyspianski, leur successeur moderne (1869-1907) la rappellera dans son drame "La Légion". Voir: Claude Backvis, "le Dramaturge Stanislas Wyspianski", Paris 1952, p. 186.

Le Révolution de Varsovie du 29 Novembre et la guerre russo-polonaise laissèrent une trace indélébile dans le coeur du poète. De 1830 date un petit poème, adressé "A une Mère Polonaise". Il exhorte celle-ci d'être prête à sacrifier d'avance son fils au martyre: autour de lui, le "monde entier reflurira en paix; les gouvernements, les peuples, les opinions s'allieront entre elles": lui seul est voué à "un combat sans gloire et au supplice sans résurrection". Livré par un traître anonyme, condamné par un tribunal parjure, son corps sera jeté au fond d'une fosse commune. "Seul monument érigé au vaincu, restera la charpente sèche de l'échafaud, et son souvenir ne survivra que dans un bref sanglot d'une femme et dans de longues veillées de ses camarades."²

La défaite de l'armée et la chute de Varsovie se sont gravées d'autant plus profondément dans l'âme de Mickiewicz qu'il ne participe directement, ni aux combats, ni à la déchéance de sa patrie. Sous l'impression des narrations des contemporains, il raconta la dernière bataille aux murs de Varsovie dans la "Redoute de Capitaine Ordon" — poème inspiré par la douleur mais classique par sa forme. Le capitaine ne rendit pas à l'ennemi la poudrière de sa batterie et se fit sauter avec la garnison. Le poète lui prédit la gloire posthume du "Saint Patron des Remparts": puisque, s'exclame-t-il, "l'oeuvre de destruction, commise pour une cause élevée, est sainte, autant que l'oeuvre même de la Création".³

Le long des routes d'exil qui l'ont conduit en Allemagne, et de Dresde à Paris, durant les deux-trois années tragiques de la Pologne (1831-1834), Mickiewicz écrivit et publia les oeuvres principales de sa vie: la troisième partie des "Aïeux", imprimée en 1833 à Dresde,

² Les strophes dédiées "A une Mère Polonaise" ont été répétées de génération en génération, telle une prière et, en même temps, un défi. Elles n'ont jamais cessé d'être d'actualité en Pologne et sont citées aujourd'hui aussi bien dans les rangs des Polonais exilés que par les poètes de la jeune génération du pays. Pilsudski, Restaurateur de la Pologne indépendante, aimait à les rappeler aux heures graves; il en fit le thème de son fameux ordre du jour, en 1915, à l'occasion de la mort de Zulinski, officier de l'armée clandestine de Varsovie, tué à la tête de son détachement, à son premier combat.

³ Il est intéressant de comparer cette invocation à la fameuse formule de Michel Bakounine: "la passion de destruction est une passion créatrice"—formule typique des révolutionnaires russes, où manque "la cause élevée", où domine "la passion" aveugle.

et le "Pan Tadeusz", imprimé à Paris en 1834. Ces deux ouvrages représentent l'étape finale de sa création poétique et l'évolution définitive de son génie: du romantisme sentimental de sa jeunesse au réalisme épique de ses années mûres.

Le changement est symbolisé dans la transfiguration de "Gustave" des premiers actes des "Aïeux" — poète se consumant en visions d'un amour perdu — en un "Conrad" de la Troisième Partie — martyr, révolté, futur homme d'action, régénérateur de sa patrie. L'Esprit lui prédit un pouvoir illimité:

Homme, si tu savais quel est ton pouvoir
Lorsque l'idée, étincelle venant du fond des nuages
S'allume dans ton cerveau...
Hommes! Chacun de vous, solitaire, prisonnier,
Pourrait, par la Pensée, par la Foi,
Ebranler et démolir les trônes!

Pour combattre les ténèbres, pour regagner la liberté, le poète a donc recours avant tout à l'Idée, ensuite à la Foi, et il les complète par l'Amour. Mon Amour, clame-t-il dans sa Grande Improvisation, ne se pose pas uniquement sur un seul homme ni sur une seule génération, il ne s'arrête point aux limites d'un siècle:

Je désire embrasser mon peuple tout entier,
Toutes ses générations, passées et futures...
Je veux l'élever, lui rendre le bonheur...
Je ne trouve pas les moyens...
J'arrive, armé de tout le pouvoir de la Pensée...
J'ai plus que cela...
Je possède le Sentiment qui, enfermé en moi-même,
Travaille comme un volcan..."

En même temps, toute cette éclosion des forces internes, tout ce symbolisme fantastique, ne sont qu'un cadre pour le véritable sujet du poème, et celui-ci forme un contraste saisissant avec les effusions romantiques. Au cours des scènes réalistes le poète met en présence deux mondes séparés désormais par un abîme: d'un côté les bureaucrates russes implantés en Pologne, avec leurs espions et leurs satellites; de l'autre — la jeunesse polonaise, ardente et aveugle au danger. "Mesure tes forces à ton dessein, et non le dessein à tes forces" - instruisait Mickiewicz les camarades de sa jeunesse; maintenant, au

lendemain de la guerre malheureuse, il regarde les forces inégales en présence et voit l'issue inévitable du combat— l'oppression et le martyre.

Était-il l'intention du poète de continuer la chronique des malheurs nationaux et devenir, d'étape en étape, l'annotateur du sort de son peuple? Toujours est-il qu'il se détourna bientôt du rôle de Jérémie. Il souffrait trop, lui-même, des contradictions qui l'entouraient. Dans la défaite du pays il apercevait les fautes commises par les Polonais eux-mêmes. L'Occident, la France, où il est venu chercher l'espoir, se referma dans son égoïsme bourgeois. Ses compatriotes et compagnons d'exil, disséminés et impuissants, se consommèrent en malédictions et querelles stériles. Mickiewicz se réplia sur lui-même: il ne lui restait, de tout l'univers, que méditation, rêve, nostalgie:

Il n'y a qu'un seul pays, à travers le monde entier,
Où il reste un peu de bonheur pour un Polonais:
Pays de l'enfance! Il restera à jamais
Pur et sacré...
Ce pays bienheureux, pauvre et étroit,
Comme l'univers est à Dieu, il était à moi...

C'est dans cet état d'âme, et sous le poids de tels sentiments, que le poète composa le monument unique des lettres polonaises le "Pan Tadeusz" —messire Thadée—la seule épopée moderne de la littérature mondiale. Il y récréa le tableau de la Pologne ancienne—Pologne de ses primes années— tel Homère sauvagardant le visage de la Grèce antique. Il y retint tout dont il se souvenait de la vie de campagne lithuano-polonaise, où les moeurs et les usages, les occupations et les exploits étaient mieux conservés au milieu d'une nature encore vierge. Il y utilisa les vieilles narrations et il écouta, attentif, chaque récit de ses compatriotes, le soir, devant la cheminée à demi éteinte...

Chaque oiseau lui jeta une plume à son passage,
Il en fit des ailes et s'envola vers la patrie...

Ainsi le "poème rustique", comme Mickiewicz l'appelait, devint une épopée, L'écrivain, tellement exubérant dans sa jeunesse, émotif dans ses expressions, resta sobre et simple. Il employa le langage commun, les mots vivants de l'anecdote, les paroles d'une humble prière.

Rarement—ainsi dans le livre quatre—invocation des anciens rois et des vieux arbres, dans les Livres Onze et Douze, mémorant Napoléon, dans un Préambule rédigé plus tard—il s'enhardit au langage d'une chanson de geste: tel le "concert de Jankiel"—vieuxjuif errant—où les alternatives du sort polonais entre la déchéance politique et le réveil national furent gravées à jamais; telles surtout les strophes, pathétiques où le poète rappela les espoirs du printemps de Mille Huit Cents Douze:

Oh Printemps, heureux qui t'a vécu dans notre pays!
 Printemps de la grande guerre, printemps des moissons riches,
 Oh, printemps, qui t'a vu, fleurissant
 De tes épis et des blés, étincelant de tes hommes,
 Rempli d'événements, gros d'espérance,
 Je te vois encore, belle vision de mes rêves!
 Né dans la servitude, enchaîné dès mon enfance,
 Je n'ai eu qu'un seul printemps dans ma vie...

Le prophète L'oeuvre poétique de Mickiewicz s'arrête après la publication de son épopée et, subitement, la source de son inspiration tarit, sa création cesse comme une flamme qui s'éteint. Après 1834 on ne compte de lui que quelques brins épars de poésie, témoignant encore de son génie, comme des pièces détachées des marbres antiques témoignent de ce que pouvait être la beauté de la statue.

On explique d'habitude le mystère des dernières vingt-et-une années de la vie de Mickiewicz par la volonté farouche d'agir au lieu d'écrire, ou par son ambition de devenir le prophète national, ouvrant devant son peuple les voies de la destinée. On est enclin, d'autre part, d'amplifier le rôle néfaste d'André Towiański, un prestidigateur mystique qui, durant des années, dominait l'âme du poète. De nouvelles conceptions religieuses étaient en vogue à cette époque: de Lamennais à Montalambert, unis par leurs élans vers Dieu, des projets se formaient pour une réforme de l'Eglise et de la Société. Mickiewicz participa aux tentatives ainsi qu'aux égarements: il attendait le Rédempteur—le Messie des Livres Saints, et considérait les Lettres comme inutiles et décevantes, le Verbe incarné comme seule réalité qui compte.⁴

⁴ Andre Towianski 1799-1878, fondateur d'une secte théosophique et charlatan, originaire de la Lithuanie polonaise, approcha Mickiewicz en 1841 et prit ascendant

Il est vain de vouloir déchiffrer les causes de l'éclosion ou de l'extinction consécutives du génie humain. Tout ce qu'on peut constater, c'est la courte durée de la création et l'épuisement des forces humaines qui suivait toujours, inexorablement, leur plus grand épanouissement. Pouchkine ne put écrire qu'un seul chapitre de la seconde partie projetée de son "Oniepine"; Gogol brûla le deuxième volume des "Âmes Mortes", le jugeant, sans doute avec raison, inférieur. Mickiewicz détruisit en 1849 le manuscrit d'une histoire de Pologne. Le terme de la création du poète dura depuis la fin de 1831 jusqu'au début de 1834 — pas plus de deux ans. Pareillement, la grandeur athénienne — une des sommités de la création collective humaine — ne dépasse point les soixante-dix années du V siècle et le grand art des cathédrales de France ne dura point plus longtemps. La vraie grandeur ne dure pas.

Ainsi les deux décades de la dernière période de la vie de Mickiewicz sont l'histoire d'un homme d'action. Il agit sans cesse, il est infatigable. Il fonde une association secrète, il rédige ses statuts. Il obtient la chaire de la littérature classique à l'Université de Lausanne et celle de littérature comparée à l'Académie de Genève.⁵ Mais son influence morale est telle qu'on lui offre, en 1840, le siège de professeur au Collège de France, une des plus vénérables écoles d'Europe. Là, il enseigne les littératures slaves mais, en même temps, il est considéré d'être le représentant de son pays en chaînes, le vivant symbole de la Pologne martyrisée. Son rôle d'un des maîtres intellectuels de l'époque avait une importance politique considérable. Il n'est donc pas étonnant que les polices des autocrates et leurs agents internationaux s'y in-

sur lui comme compatriote et guérisseur de la maladie de sa femme. Il domina le poète complètement jusqu'en 1844, partiellement jusqu'en 1848. Il fut expulsé de France deux fois, en 1842 et 1848. Ses attaches directes avec les services secrets russes ne furent jamais concrètement prouvées, restent cependant tout au moins probables. Ainsi le fait même qu'il ait pu sortir librement des pays administrés par la Russie et, par surcroît, qu'il ait pu en faire sortir sa nombreuse famille, reste éminemment suspect. Le régime de Nicolas I faissait l'obtention d'un passeport pour l'étranger presque impossible et tout voyage des sujets russes était strictement contrôlé.

⁵ Les cours de Mickiewicz à l'Université de Lausanne durèrent de novembre 1839 jusqu'à l'été de 1840. A l'Académie, il n'a pu que prononcer, en mai 1840, une adresse inaugurale.

téressèrent. Un an à peine après son installation au Collège de France, Mickiewicz reçoit la visite inattendue de Towianski et se soumet à son influence néfaste.

En étudiant durant ses cours universitaires les littératures des nations slaves, il s'intéressa à leurs mouvements d'indépendance et désira réaliser la devise polonaise de la lutte "pour votre liberté et la nôtre". De cette manière, et parallèlement aux autres grands courants de ces temps, il élargissait le problème polonais en une question internationale. Tandis qu'il devenait ainsi le précurseur de la Révolution de 1848, Mickiewicz s'enfonçait en même temps dans les dédales sinueux du monde slave et, d'un autre côté, dans un état de ravissement religieux. Chef d'une secte, il imagina le Messie revenu sur la terre, non seulement en rédempteur des péchés, mais en libérateur des peuples par le miracle de la soumission et de la foi. Cette attitude de révolutionnaire et de sectaire mena à une brouille avec les autorités enseignantes. Après quatre années d'activité les cours de Mickiewicz furent suspendus en mai 1844. Le but des agents provocateurs a été réalisé: le flambeau vivant de la Pologne indépendante s'est éteint.

Le révolutionnaire. La révolution européenne de 1848 ouvrit un champs nouveau à l'activité incessante du poète. L'idée qu'il propagea, l'oeuvre qu'il entreprit, étaient de caractère et d'importance internationales. La libération de la Pologne lui semblait désormais interdépendante de la liberté ou de l'unification des autres peuples. Il la concevait sous une autorité spirituelle suprême. Après l'avènement de Pie IX, ⁶ et à la veille du soulèvement de Paris, il se rendit à Rome afin de persuader le Pape de se mettre à la tête du mouvement populaire contre les tyrannies. Au cours d'une audience, accordée au Quirinal, le 6 avril 1848, ⁷ à une délégation des exilés polonais,

⁶ Pie IX, introné en 1846, succéda au Pape réactionnaire Gregoire XVI, connu pour avoir refusé toute intervention en faveur de la Pologne catholique contre l'oppression orthodoxe. Pie IX sympathisa avec le mouvement libéral et promulgua, le 14 mars, une charte constitutionnelle, mais refusa d'abandonner le pouvoir temporel. Le maintien de l'Etat Pontifical fut à l'origine du conflit de la Papauté avec l'Italie reconstituée.

⁷ Le palais du Quirinal servait de résidence du Souverain Pontife, avant de devenir le siège officiel des rois d'Italie.

Mickiewicz affirma que “la pensée de Dieu se trouve désormais sous la blouse du peuple parisien”; il supplia le pape d’accomplir son devoir, de conduire le mouvement libérateur. N’obtenant aucune promesse, il s’emporta: “nous souffrons”, s’écria-t-il, et “vous serez responsable du sang versé”. Il fut éconduit mais forma, avec quelques élèves fidèles, une “Légion” dont les drapeaux furent bénis par le pape. Son plan était de réunir ses compatriotes épars, d’organiser l’exode des Polonais de France, de rassembler les autres groupements slaves et de former une armée des peuples opprimés contre l’Autriche, foyer de la réaction européenne. Sa petite troupe grossissait et compta, au début de l’été, quelques centaines. Il sut convaincre le Roi Charles-Albert de Sardaigne et fut prêt à réunir sa Légion aux troupes piémontaises, combattant pour l’unité de l’Italie; mais la défaite de celles-ci, le 25 juillet à Custozza et l’armistice de septembre mirent fin aux projets; Milan fut abandonné et les légionnaires se retirèrent au Piémont.

Rentré à Paris, Mickiewicz continua l’activité révolutionnaire. Fidèle à son idée de libération, il groupa autour de lui les coryphées des peuples opprimés—les Italiens de Mazzini, les Russes inspirés par Herten, les Allemands de la gauche républicaine. En mars 1849 ils fondèrent “La Tribune des Peuples”⁸, rédigée par Mickiewicz sous la devise: “Pacte fraternel avec l’Allemagne, Réconstitution de la Pologne indépendante, Affranchissement de l’Italie”, Déjà, dans sa “Litanie du Pèlerin”, composée en 1833, il demandait à Dieu “une guerre universelle pour la liberté des peuples”. Maintenant, toujours à la recherche d’un Symbole ou d’un Homme, il attendait la libération d’un bonapartisme ressuscité: il incorporait son idéal dans Napoléon III. En même temps, il voulait la justice sociale et croyait à l’avènement d’un socialisme spiritualisé. Ses rêves égalitaires furent interrompus par l’expédition napoléonienne contre Rome nationale et républicaine de Garibaldi, et par le régime réactionnaire instauré à Paris. En été 1849 “La Tribune” fut suspendue et Mickiewicz échappa avec peine à l’emprisonnement. Il dirigea encore sa revue renouvelée pendant les deux mois d’automne, puis

⁸ “La Tribune des Peuples” se réclamait, par son titre, de l’organe révolutionnaire de Babeuf, de 1795. Elle fut fondée le 15 mars 1849, suspendue en juin, réapparut au mois d’août et fut dirigée par Mickiewicz jusqu’en octobre de la même année. Elle cessa de paraître en novembre 1851.

s'éclipsa. Pour la troisième fois, avec Pie IX, avec Charles-Albert de Savoie, avec Napoléon III, ses efforts s'avèrent vains.

Entretiens, la lumière semblait apparaître à l'Orient. Déjà, au milieu des crises, entre 1833 et 1840, les Polonais y attendaient une conflagration qui unirait, ainsi qu'au XVIII^e siècle, la cause de la Turquie à celle de la Pologne. Quelques années après, l'intervention russe en Hongrie rapprochait la guerre des Balkans et remuait les Slaves du Sud. En septembre 1849 Nicolas I demanda à la Porte l'exécution de Kossuth, Bem, Czaykowski et de leurs camarades; le refus des Turcs provoqua une rupture diplomatique. En 1853 la guerre d'Orient devenait inévitable et un nouveau printemps semblait éclore pour les pèlerins polonais.

Le guerrier. Depuis qu'à l'issue de la guerre de 1831 l'armée polonaise fut vaincue et dispersée, l'effort patriotique s'était concentré à sa reconstitution. Tour à tour, des légions devaient se former en 1832 en Belgique, en 1833 au Portugal, en 1834 en Egypte, en 1835 en Espagne. Des missions militaires polonaises étaient envisagées en Turquie et auprès de l'insurrection circassienne. Après tous ces essais les Polonais se sont joints aux mouvements révolutionnaires de 1848: Mickiewicz forma la Légion d'Italie; Bem et Dembinski combattirent aux côtés des Hongrois; Chrzanowski commandait les troupes piémontaises — tous, ils étaient des généraux de l'armée polonaise de 1831. Ainsi, en des nombreux pays d'Europe, les Polonais étaient les promoteurs de la libération, leurs officiers coopéraient avec les troupes des nations qui se soulevaient, leurs soldats se rassemblaient sous leurs propres drapeaux partout où l'espoir pouvait les guider.

En Turquie, l'action du Prince Adam Czartoryski, chef et inspirateur de la diplomatie polonaise en-exil, se fit sentir dès 1833. Trois ans plus tard, le général Chrzanowski, chef d'Etat-Major en 1831, fut envoyé, avec le consentement de Lord Palmerston, comme expert militaire à Constantinople. Il résigna ses fonctions après les événements de 1840, et lorsque la politique vacillante de l'Angleterre ne laissait plus d'espoir d'une coalition anti-russe en Orient. Les relations polono-turques furent cependant maintenues par l'entremise de l'agent du Prince Czartoryski, Michel Czaykowski: celui-ci devint sujet turc en 1849, quand la menace d'extradition

s'appesantit sur les militaires polonais; et, lorsque finalement la Porte Ottomane déclara la guerre à la Russie de Nicolas I, c'est lui qui obtint, en décembre 1853, le firman du Sultan Abd-Ul-Medjid, autorisant une nouvelle formation militaire. Avec le rang d'un général turc, sous le nom de Mehmed Sadik Paşa, Czaykowski commanda désormais une division des "Cosaques Ottomans" qui participa à la "Guerre de Crimée".

Au moment de la crise orientale Mickiewicz approchait sa cinquante-sixième année. Sa vie avait été dure, au milieu des privations, des sacrifices matériels et des exercices spirituels. Durant ses longues années d'exil, il fut toujours un homme désintéressé, soldat intrépide au service de sa patrie et de l'idée qu'elle incorporait. Depuis que les événements de 1848 secouèrent le vieux monde, il attendait la reprise du combat pour l'indépendance de la Pologne et pour la cause des peuples. Avant tout il comptait sur la nécessité d'un effort militaire. "Il faut, disait-il au moment où la guerre allait commencer, que nous, Polonais, conquérions notre patrie nous-mêmes, sans la mendier aux autres; il faut la regagner par une ardeur nouvelle, il faut l'atteindre par de nouveaux sacrifices sans qu'on doive nous demander si nous voulons la Pologne". Son programme était une Pologne armée qui veillerait elle-même à sa dignité. Ainsi Mickiewicz se joignait à la politique d'action en Orient que préconissait dès les premiers instants le Prince Czartoryski; il participait d'avance à l'entreprise militaire de Sadik Paşa Çaykowski; vu surtout que celle-ci s'accordait avec son idée-maîtresse, solidarité des nations, libération universelle, union des peuples qui composaient jadis, et jusqu'aux temps des partages, la République fédérée de Pologne.⁹

Le poète songea donc à se rendre lui-même là où commençait la guerre, là où s'annonçait la formation d'une nouvelle armée de Pologne. De même qu'il organisa personnellement dans le passé son infortunée Légion d'Italie, il voulait, ici aussi, payer de sa personne, participer à l'effort armé, contribuer à applanir les obstacles, apaiser les rivalités, unir les tendances. C'est l'effort militaire polonais contre la Russie, l'idée de libérer les peuples subjugués et opprimés qui con-

⁹ Le terme officiel sous lequel on désignait l'ancienne République de Pologne — la "Rzeczpospolita" — répond au terme anglais du "Commonwealth" et signifie textuellement "Cause commune".

duisit Mickiewicz à Constantinople, et non un "orientalisme" artificiel, issu d'un romantisme suranné.¹⁰ Sa pensée dans sa dernière phase était réaliste. son but était la formation des détachements armés aussi nombreux que possible, ainsi que leur participation à la guerre. Autour de ce noyau, d'autres légions devaient être créées, représentant les autres nations à affranchir et, dans l'imagination du poète, la guerre des empires se transformait en une "guerre des peuples"¹¹ croisade de liberté, aboutissant à une reconstruction de l'Europe.

Mickiewicz représentait toujours les idées avancées du siècle, son esprit était assoiffé de justice sociale, ses passions réformatrices et son tempérament de combattant le portaient dans le camp des révolutionnaires et des démocrates. Il accepta cependant du Prince Adam Czartoryski la mission de rapprocher les deux courants politiques de la Pologne émigrée, afin d'unir les efforts militaires. Il partit en qualité de délégué du gouvernement français pour Constantinople, accompagné du Prince Ladislas Czartoryski, second fils du vieux homme d'état.

La mission polonaise s'embarqua le 13 septembre 1855 à Marseille à bord du paquebot français portant le nom sonore de la montagne galiléenne de "Tabor". Après un arrêt à Smyrne le bateau arriva sur les eaux du Bosphore dans la journée du 22 septembre. Il était tard déjà, et pour les vicissitudes de la guerre orientale, et, bientôt, pour le climat humide de la capitale turque. La guerre se ter-

¹⁰ Il y a eu dernièrement une tendance à présenter Mickiewicz comme précurseur des "orientologues" modernes ou comme élève et collaborateur des savants orientalistes polonais ou même russes du début du XIX siècle. Rien de moins vrai. Mickiewicz s'exaltait pour la libération des peuples, aussi bien en Occident qu'en Orient. Il s'intéressa politiquement à l'Orient dès que la crise en Orient semblait promettre la libération de la Pologne du joug russe et il se solidarisa avec la Turquie dès que celle — ci entra en guerre avec la Russie. L'intérêt que le poète polonais porta à l'Orient a été de nature militaire et révolutionnaire, et non scientifique ou théorique. Il est vrai que, du temps de sa jeunesse, Mickiewicz composa quelques poèmes sur des thèmes orientaux: ils portaient la marque de l'influence byronique et ne se laissent pas comparer aux oeuvres de son contemporain, Jules Slowacki, formées sous l'inspiration directe de l'Orient.

¹¹ La formule —"guerre générale pour la liberté des peuples—" apparaît la première fois dans la "Litanie des Pèlerins", en 1833. Depuis, le poète revient toujours à l'idée de la "guerre des peuples".

minait par un compromis. L'instigateur semi-inconscient de l'épreuve des forces, le Tsar de "Toutes les Russies", Nicolas I, n'était plus en vie. Entre la reddition de Sébastopol aux armées alliées, le 10 septembre et la prise de Kars par les Russes, le 28 novembre, la guerre s'épuisa. Les puissances occidentales l'avaient entreprise sans aucun dessein déterminé; elles la poursuivaient sans idée. Vers la fin on ne continua la guerre que pour avoir la paix. Les négociations diplomatiques prirent le dessus sur les opérations militaires et, dorénavant, dans le jeu des puissances, l'Autriche et la Prusse servirent d'appoint. Ces deux états qui étaient les copartageants de la Pologne firent tout pour éliminer le danger de son rétablissement. Lorsque Mickiewicz arrivait dans la capitale ottomane, la cause de sa patrie était déjà perdue.

Il n'eut pas le reconfort de voir les Polonais s'unir. Les différences politiques avaient des racines trop profondes dans l'ensemble de la situation européenne. Les uns misaient sur l'action des cabinets, sur l'idéalisme supposé de Napoléon III, sur le programme britannique de Palmerston; les autres—sur le mouvement révolutionnaire des peuples. Les démocrates croyaient toujours aux forces ascendantes de la "Jeune Europe", à une fédération fraternelle des nations; les "aristocrates", plus réalistes, voyaient poindre l'ère des impérialismes nationalistes. Les influences étrangères étaient contradictoires: la France de Bonaparte désirait, par principe autant que par tradition, le rétablissement des nations libérées; l'Angleterre ne s'intéressait qu'à l'équilibre de puissance et s'opposa à toute velléité de soulever le problème polonais. Seule, la Turquie était en état de comprendre l'importance de la Pologne pour le règlement final et de sympathiser avec la justice de sa cause; elle encouragea les patriotes polonais qui accouraient sous ses drapeaux et appuya leurs formations militaires;¹² mais elle était trop faible pour agir indépendamment de

¹² Des l'été 1853, à la veille de la déclaration de guerre, la question de la participation polonaise fut discutée entre les autorités turques et les représentants des Polonais en exil: au cours de ces discussions, le Serasquier se prononçait en faveur des formations nationales polonaises, prévues dans le programme du camp démocratique, représenté par le général Wysocki. Les "divisions cosaques", créées plus tard sous le commandement de Sadık Czaykowski et de Ladislas Zamoyski, signifiaient un compromis, suggéré aux Turcs par l'influence modératrice de la diplomatie anglaise et accepté par la mission du Prince Czartoryski. A part ces formations régu-

ses grands alliés. Ainsi, tous les efforts des pèlerins polonais s'avèrent vains et leurs espoirs furent déçus.

Les dernières semaines de la vie du poète restèrent partagées entre les déceptions et l'impuissance. Il fit un voyage à Bourgas, pour visiter les troupes de Sadık Paşa. Il changeait trois fois de demeure à Constantinople, habitant des quartiers sordides. Farouche dans son indépendance, persistant dans une pauvreté voulue, il n'accepta l'aide de personne.¹³ Tel que l'ancien héroïque Hetman polonais du XVII^e siècle, celui même qui gouverna un temps Moscou et qui tomba dans la bataille de Cecora sur les bords du Dniester /1620/, Mickiewicz, de même, "ne se ménagea pas" au service de la patrie. En ces jours de vent et de pluie, dans des demeures délabrées et humides, au cours d'un voyage au camp où il éprouva les premiers souffles cinglants des automnes balkaniques, la nature du poète, d'habitude si robuste, souffrit. Il était malade, et il ne se soignait pas. Fut-il victime du choléra qui, paraît-il, fit alors son apparition dans les bas quartiers de la ville? succomba-t-il, tout simplement, à un genre de vie au dessus de ses forces? L'aide des médecins fut tardive et inefficace. Adam Mickiewicz est mort, vers neuf heures du soir, le 26 novembre 1855 dans un pauvre quartier au nord de Beyoğlu, dans une petite maison qui n'existe plus.¹⁴

lières, un certain nombre de Polonais servirent directement dans les armées turques et particulièrement sur le front du Caucase. Ainsi, parmi eux; Seweryn Bielinski-Nihad paşa, Konstany Borzecki-Celaledin Paşa, Antoni Ilinski-İskender Paşa Ladislas Koscielski-Sefer Paşa — tous des officiers distingués des campagnes de 1831 et 1848/9.

¹³ Mickiewicz fut d'abord invité -suivant une tradition non vérifiée-par l'ambassadeur anglais, Stratford Canning. Ensuite la famille Groppler qui habitait Bebek lui offrit son hospitalité que, pareillement, il déclina. Le poète habita successivement à İstanbul trois demeures: un couvent des Lazaristes à Galata; ensuite, après le retour de Burgas, un petit hôtel, situé là où se trouve aujourd'hui le Cine Saray; et, finalement, la maisonnette où il mourut.

¹⁴ La maison de Mickiewicz se trouvait dans la rue de Kalenci Kuldun au quartier de Yeni Shehir. Elle brûla lors de l'incendie de 1870. Le terrain fut acheté par l'horloger Groppler et la famille polonaise des Ratynski y a bâti une maison nouvelle. Elle se trouve aujourd'hui au Spor Caddesi, Yeni Yol No 6. Une plaque commémorative y a été placée—et trois fois échangée. La rue elle même a été baptisée "Adam Mickiewicz Sokak", nom qui fut enlevé avant la dernière guerre—pour des raisons inconnues.

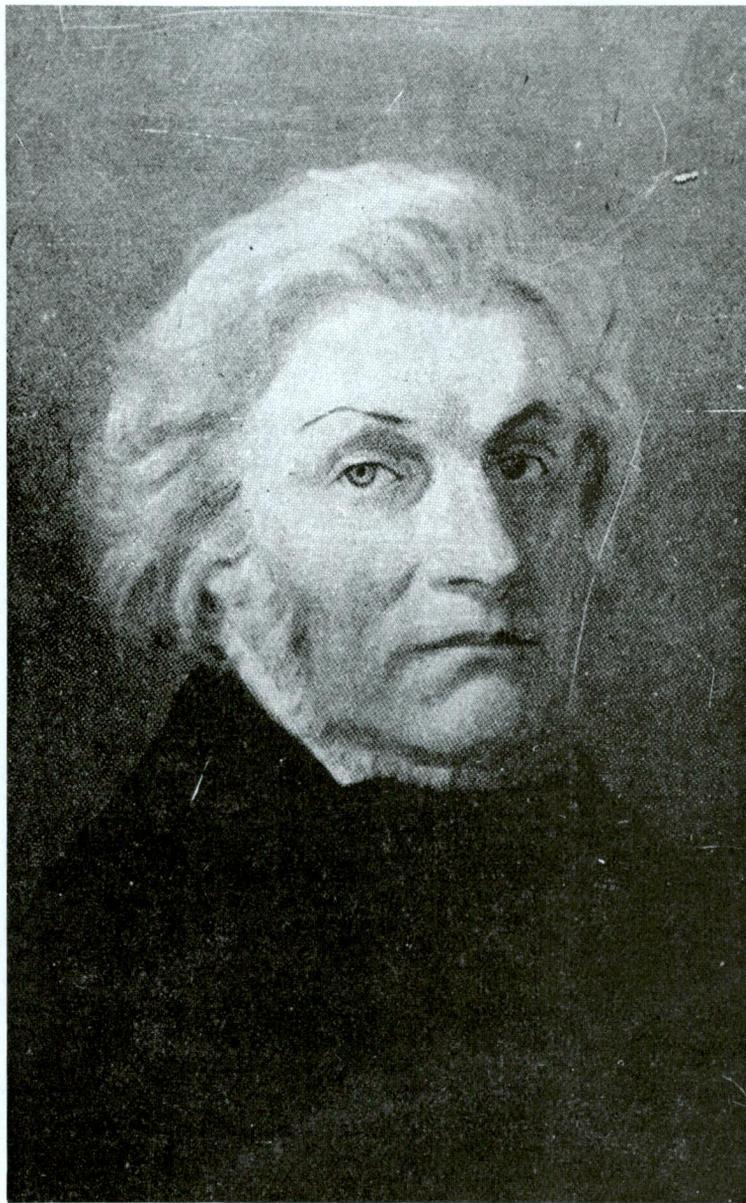
Au coeur de l'hiver la dépouille mortelle fut transportée en France et enterrée auprès d'autres sépultures polonaises à Montmorency, dans la Banlieue nord de Paris. Mais la parole du poète survécut. Bientôt elle "erra sous les chaumières", ainsi que lui-même l'avait rêvé. Son oeuvre est devenue l'évangile du patriotisme polonais. Sa personne fut identifiée avec le génie immortel de la nation. En juillet 1890 son cercueil fut transporté à Cracovie et déposé dans la crypte royale de Wawel, Acropole de Pologne, sur la colline abrupte qui domine la Vistule et sa grande plaine. Là il repose, parmi les anciens rois. Mais, dans la mémoire de son peuple, il reste surtout le grand Pèlerin, tel que Bourdelle l'a sculpté, sur la colonne de la Place d'Alma à Paris. Pour les générations passées, présentes et futures, il incarne l'image qu'il a tracée lui-même dans une strophe inoubliable :

Le Polonais, parmi d'autres peuples justement réputé
D'aimer son pays natal plus que sa vie et sa santé,
Est prêt à s'enfuir, d'aller au bout de la terre,
De vivre expatrié et de souffrir la misère,
Combattre les hommes et le sort, tant que l'espoir luit
Qu'au coeur de la tourmente il puisse servir sa patrie.



Adam Mickiewicz

M. Sokolnicki



Adam Mickiewicz